

Pattern

Émilie Maréchal & Camille Meynard



© Camille Meynard et Émilie Maréchal

Le mythe du père, K.O. debout

par Laurent ANCION

Installation, cinéma documentaire, théâtre, performance ou concert? Impossible de trancher, et tant mieux. Pattern brouille les genres et multiplie les pistes pour nous immerger au beau milieu de la représentation. On y débarque comme dans une galerie d'art, où l'on se promène pour scruter deux films documentaires. On enchaîne avec un relais à la corde à sauter, réalisé par des participants volontaires invités à une répétition préalable (vous peut-être?). On suit les élans d'un batteur solo parfaitement déchainé et on voit – même! – du théâtre, puisque les deux dernières étapes de cet étonnant spectacle déambulatoire prennent la forme de pièces. Une simple audace formelle? Détrompez-vous. « On ne s'est jamais mis au défi de créer du jamais vu! », insistent Émilie Maréchal et Camille Meynard, l'une comédienne, l'autre réalisateur, qui signent ensemble cette première création. « Tout est venu du sujet. Chaque séquence a suivi son propre chemin d'élaboration, en toute spontanéité. » Comme l'indique son titre à la belle puissance expressive, Pattern décline sur tous les tons la figure du père, ce « modèle » (pattern) dont se détacher, ce héros dont l'inlassable destin semble être de chuter de son piédestal. « On a beau vouloir y échapper, ce mouvement du mythe paternel qui finit par s'écrouler se répète de génération en génération. Peut-être que le fait de l'observer par le documentaire et la

fiction permet déjà une mise à distance? », s'interroge le duo, qui a investi beaucoup de ses questions intimes dans l'aventure. Avec Pattern, on peut parler d'immersion totale, de part et d'autre du plateau: une plongée dans les sens et dans les sentiments, pour les spectateurs comme pour l'équipe de création.

Recherche de participant·e·s

Pour ce spectacle, qui interroge la relation père-enfant en mêlant performance, musique, théâtre burlesque et cinéma documentaire, les artistes recherchent des figurant·e·s de tous âges (de 6 à 99 ans) en bonne condition physique. Aucune compétence particulière n'est requise. L'équipe recherche au minimum 16 personnes, qui constitueront 2 groupes. Chaque groupe de 8 personnes participera à 5 représentations sur 10. Tenté·e·s? Rendez-vous pour une rencontre avec les artistes le mardi 1^{er} octobre de 19:00 à 21:00 au Théâtre Océan Nord.

Plus d'informations et inscriptions auprès de Mathilde
02 242 96 89 – contact@oceannord.org

Écoles, associations : préparez votre venue !

Notre responsable des publics, accompagnée des artistes lorsqu'il·elle·s sont disponibles, propose de venir présenter le spectacle dans les classes et associations qui le souhaitent. Au programme, un dialogue vivant pour préparer à la représentation : exploration des thématiques, discussions et échanges. Des ateliers-débats ou des ateliers-jeux (après la venue au spectacle) peuvent également s'organiser pour les groupes qui le souhaitent.

Le spectacle *Pattern* fait partie du Pass à l'Acte, parcours d'initiation à la création contemporaine proposé par le Théâtre Les Tanneurs, Le Rideau de Bruxelles, le KVS et le Théâtre Océan Nord. Plus d'informations sur ce projet p.7.

Intéressé·e ? Contactez Mathilde au
02 242 96 89 - contact@oceannord.org

Laurent Ancion - Pattern, dans toutes ses séquences – y compris celles du batteur ! – explore le rapport au père de façon franche et explicite. Qu'est-ce qui a déclenché votre envie d'aborder ce sujet, vaste comme un continent de sentiments ?

Émilie - Le déclic, ce sont nos propres pères, qui vivent une dégringolade physique, avec des conséquences sur le moral. On vit tous les deux un peu la même chose. On se retrouve à devoir supporter le père au sens littéral et physique du terme. Il y a un rapport qui s'inverse. Mon père a une maladie dégénérative, il perd la mobilité de ses membres. C'est comme le miroir inversé de l'ancienne relation parent-enfant. Quand tu apprends à marcher, tes parents te relèvent. À présent, c'est moi, l'enfant, qui doit ramasser le père. C'est une question très dure, un réel qui nous laisse avec des questions que nous avons eu envie de traiter. Est-ce que les pères acceptent eux-mêmes ce renversement ? Ce n'est absolument pas si simple.

Camille - Mon moteur, au départ, c'était davantage le re-

15 > 26/10

20:30

sauf les mercredis à 19:30
et le jeudi 17/10 à 13:30

(pas de représentation en soirée à cette date)
relâche les dimanches et lundis.

Une création de
Émilie Maréchal et Camille Meynard
Avec **Simon André, Céline Beigbeder, Ana Mossoux,**
Julien Rombaux, Émilienne Tempels
Batteur **Will Guthrie**
Collaboration artistique, scénographie, graphisme
Sylvain Descapot
Lumière **Nelly Framinet**
Création sonore **Éric Ronsse**
Costumes **Marine Vanhaesendonck**

Coproduction Théâtre Océan Nord, maison de la culture de Tournai/maison de création, la Coop asbl et Shelter Prod

Soutiens Fédération Wallonie-Bruxelles - Service Théâtre, Centre des Arts Scéniques, taxshelter.be, ING, Taxshelter du gouvernement fédéral belge, Le Théâtre Épique/Compagnie Lorent Wanson, Fondation Mons 2015, L'Escaut, La Bellone, La Balsamine, Le Théâtre National Wallonie-Bruxelles

noncement assez précoce que j'ai dû accomplir. Pour le dire autrement, j'ai dû « tuer le père » un peu trop tôt. J'avais envie de conserver un peu le mythe, et je me suis rendu compte que mon père est juste un humain. Et j'ai l'impression que tous les hommes sont un peu lâches. Durant le temps de la création, la même réalité que celle d'Émilie m'a rattrapé. La déchéance physique vient s'ajouter au questionnement filial. C'est un thème au carré, pourrait-on dire...

L.A. - Est-ce que le long travail filmique et scénique de *Pattern*, en cours depuis plusieurs années, a changé le rapport avec votre père ? Ou du moins y a aidé ?

C. - C'est sûr que, grâce à ce travail, nous avons fait des choses que nous n'aurions jamais faites. Par exemple, quand nous avons décidé d'interviewer individuellement chacun de nos pères, nous avons choisi de mener ces rencontres à deux, Émilie et moi. Lors de ces deux longues conversations par Skype, nous étions donc tous les deux, soit face au père d'Émilie, soit face à mon père. Cela a permis une certaine distance. Le fait de le faire à deux a déplacé la question du seul rapport intime entre père et enfant. On a osé poser des questions qu'on n'aurait jamais eu l'audace ou le courage – ou même l'idée – de poser seul. Au début du travail, c'était notre but : faire un spectacle qui invite les spectateurs à parler avec leur père, s'il est encore là, tant qu'il en est encore temps. Encourager à la

communication, même s'ils sont fâchés, déçus, en colère. Si ça pouvait le faire pour nous en fait, ce serait déjà pas mal !

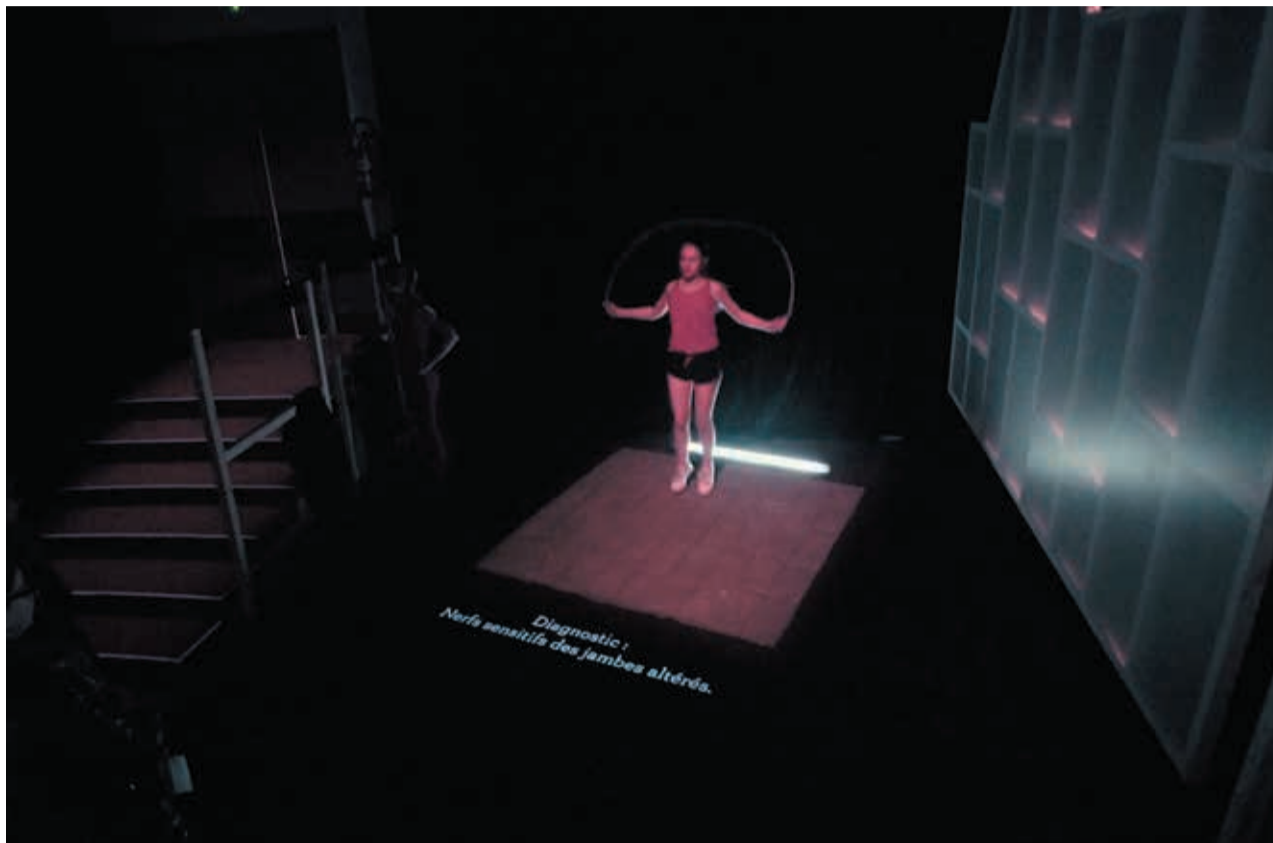
É. - J'ai l'impression que faire cette création, c'est aussi faire le deuil d'un père qui a été une figure autoritaire, dominatrice, et qui ne l'est plus du tout. Comment accepter ce changement ? Le présent bouleversé éclaire bien sûr le passé. Comment ne pas avoir un regard trop dur sur mon père ? C'est très difficile.

L.A. - Pour l'enfant, depuis la nuit des temps, la figure du père est d'abord celle du héros. Et tout indique qu'à chaque génération, cette figure est ensuite remise en doute, « humanisée ». Puis le cycle recommence... *Pattern* semble être une exploration de la désacralisation, à chacune de ses étapes, filmiques, musicales ou théâtrales. Le premier volet, *Fight*, est une sorte de déconstruction du mythe par K.O., dans le monde de la boxe !

É. - Oui, le spectacle, c'est la désacralisation du père, en cinq rounds ! (*rires*) *Fight* est né d'un travail entamé avec *Une Aube Boraine*, ce projet mené par Lorent Wanson. En allant à la rencontre d'habitants du Borinage, j'ai visité des halls de sport, et j'ai invité Camille à venir filmer un boxeur thaï et son fils que j'avais rencontrés. Ce qui s'est passé est incroyable – et a finalement lancé le spectacle. Ce devait être le premier combat du fils dans le monde professionnel et le dernier combat du père avant la retraite. Mais, à tort ou à raison, le fils s'est rendu compte d'un mensonge en temps réel. Il a accusé son père de lui avoir menti au sujet de ses titres de champion international. On assiste à une métaphore incarnée d'un mythe qui se casse la gueule ! Toute la construction d'enfance du fils pour être comme son père se pète les dents en direct. C'est littéralement la chute du champion qu'on peut suivre à l'image, au milieu de la structure en bois calcinée, imaginée par le scénographe et designer Sylvain Descapot – avant de passer à un autre espace qu'il a aussi créé. Toutes les histoires vont reprendre ce mythe qui s'effondre par K.O. – jusqu'à la dernière, qui réconcilie.

L.A. - Pour la deuxième séquence, le public est invité à s'impliquer, puisque vous cherchez des volontaires pour faire de la corde à sauter ! Un petit entraînement s'impose...

É. - Oui, les participants volontaires sont invités à une répétition en amont. Il s'agit pour eux de tenir le plus longtemps possible ! Ils passent la main quand ils sont épuisés. Nous avons testé cette séquence à la Maison de la Culture de Tournai et les volontaires étaient de tout âge et de toute génération, c'était très touchant. Devant eux est projeté un texte qui raconte la déchéance physique du père, jusqu'à l'immobilité. Les phrases simples – et dures – qu'on peut lire entrent en contraste avec les efforts des sauteurs à la corde pour tenir bon. On sort de l'univers filmique, mais on n'est pas dans le théâtre. On est plutôt dans la performance, vu l'investissement physique du public. J'aime l'idée que le public ne soit pas pas-



© Camille Meynard et Émilie Maréchal

sif, qu'il marche, saute, aille à sa guise durant le spectacle.

L.A. - La troisième partie, baptisée *La veillée*, revient à un univers filmé avec une séquence intime : une veillée funéraire. La chute, la déchéance... et puis la mort ?

C. - Oui, c'est l'enchaînement... C'est un film documentaire très personnel. Je l'ai tourné dans les Cévennes, près d'Alès, lors de la veillée funéraire pour mon grand-père, qui a duré cinq jours. On amène son corps dans ce qui fut sa maison, on l'installe, on le veille... J'ai filmé parce que je ne savais pas faire autre chose... C'est une maison où j'ai passé une grande partie de mon enfance. C'était un grand choc de voir le cercueil là-bas, le visage de mon grand-père, qui est là et qui n'est plus là. C'était le père de mon père. Même si ce film touche à une grande intimité, il avait sa place dans notre travail, parce qu'il évoque bien entendu quelque chose qui dépasse le particulier.

L.A. - Trois premières séquences à la forte émotion, assez dures... Avant les deux séquences théâtrales, il faut bien un batteur pour secouer tout ça !

É. - C'est exactement ce qu'on cherche avec Will Guthrie ! C'est plus qu'un batteur, c'est un véritable performer. Il se produit d'ailleurs en concerts solos. On l'écouterait pendant des heures ! Ici, il assure les transitions vers les séquences théâtrales avec une musique qui parle au ventre. Il a écrit une partition libre qui permet tout simplement au spectateur de savoir que les « spectacles » commencent, comme un appel de tambour de Binche, et puis sa musique évolue pour nous déposer dans la juste humeur... Car la première partie théâtrale, pour quatre acteurs (Céline Beigbeder, Émilienne Tempels, Ana Mossoux et Julien Rombeaux) impose une vraie rupture de ton : c'est une farce burlesque titrée *L'abattoir*. Un frère revient, après de longues années, à la mort du père. Ses trois sœurs ont tant bien que mal maintenu en activité l'abattoir du père. Le retour du frère va bien sûr révéler toutes les histoires enfouies... Le texte est écrit avec les acteurs, mais s'inspire beaucoup de ma famille. On peut presque parler de théâtre documentaire.

C. - Le corps du père est matérialisé en scène par l'image filmée d'un taureau massif. Il est serein, il regarde la ca-

méra, on dirait qu'il écoute ! En quelque sorte, ce taureau fatigué et lent est le fil rouge de la fin du spectacle. Will Guthrie reprend ensuite ses baguettes pour dialoguer avec son image et nous emmener vers la paix de la dernière séquence : *Simon*, jouée en solo par Simon André. Après la chute de *Fight* ou la farce dure de *L'abattoir*, ce monologue est apaisé sur les conflits. Chose étonnante, alors que nous faisons des interviews dans les maisons de retraite pour l'écriture de cette partie, les seuls souvenirs que gardaient les personnes âgées étaient doux. On cherchait les histoires un peu conflictuelles, mais c'était raté ! Apparemment, c'est physique, en vieillissant, on oublie le mauvais pour garder le bon. C'est l'esprit de *Simon* : le comédien Simon André fusionne vraiment avec ce rôle pacifié de vieux fou qui, au crépuscule de sa vie, vient nous donner tout. « Si je ne vous parle pas de mon père, personne n'en parlera plus », dit-il. Même si on en veut à nos pères, nous avons envie de mettre de la lumière dans toutes ces histoires dures. Et tout cela parle de transmission.

L.A. - Vos pères viendront-ils voir le spectacle ?

C. - Logiquement, oui. Mais je ne sais pas comment il vivra de se voir dans la séquence à Alès notamment. Je dois lui en parler je crois. Je ne sais pas (*réflexion*). Et toi Émilie ? Est-ce que tu as parlé à ton père de l'inspiration pour l'écriture ?

É. - Un peu, mais je n'ai pas été super précise. On ne parle pas beaucoup-beaucoup. J'ai un rapport un peu pudique avec lui. Je ne sais pas s'il va venir, sans doute que cela lui ferait bizarre de se voir en miroir...

L.A. - Souhaiteriez-vous qu'ils soient présents ?

É. et C. - Oui. On aimerait bien qu'ils viennent.

Un duo aux affinités complémentaires

Mettre en scène à quatre mains ? La pratique n'est pas courante. Pour l'équipe de *Pattern*, l'idée relève pourtant de l'évidence. Émilie Maréchal vient du théâtre, Camille Meynard vient du cinéma : à deux, ils sortent de leurs sentiers battus. « Travailler en duo fut tout de suite une évidence, parce que cette création mélange à jeu égal les outils du théâtre et du cinéma. Nous mettons à profit nos expériences pour apprendre mutuellement l'un de l'autre et composer ensemble », décrit le duo. Ils sont sortis la même année de l'Insas, en 2009. Émilie est diplômée en interprétation dramatique, Camille en réalisation. Depuis, la première a joué sous la direction d'une flopée d'artistes (Joël Pommerat, Sabine Durand, Thibaut Wenger, Robert Lepage...) et aussi sous la conduite du second ! *Tokyo Anyway*, le premier long métrage de Camille, a permis à Émilie d'être nommée « Meilleur espoir » aux Magritte 2015.

Dans leur pratique personnelle, ces deux touche-à-tout voient plus loin que le bout de leur secteur. En 2014, aidé de Simon Gillard, Camille a fondé Grenade, une structure audiovisuelle spécialisée dans la production de films « guérillas », c'est-à-dire tournés au plus proche du réel, en équipe réduite et réactive. Son appétit pour le documentaire se retrouve aussi dans ses fictions, pour lesquelles il souhaite travailler avec des acteurs non professionnels. On retrouve chez Émilie un même souci d'un art ancré dans la vie, notamment à travers les actions performatives qu'elle mène avec le quatuor CoryFeye, le trio Becel et le designer Sylvain Descapot – qui signe pour *Pattern* sa première scénographie de théâtre.